



Z

comme
Zab
des monts du Zab au lac Albert :
le français et l'Afrique

par Andrée-Marie Diagne-Bonané

L'Afrique de A à Z...

Pour célébrer le français, à l'origine *ta* langue, le vieux continent que je suis occupé le rang de la vingt-sixième lettre de l'alphabet.

Z comme Zab. Les monts du Zab, dis-tu ? Vite, mon « *Dictionnaire universel* », dont la couverture me présente, drapée des chaudes couleurs vertes et fauves de mes savanes, forêts, déserts et bêtes sauvages. Zab ou Ziban, mais aussi Zaïre, Zèbre, Zoulou.

Moi, j'aurais dit : A comme Afrique, Adamaoua, Abidjan, Addis-Abeba.

Enfin... Va pour Zab, qui unit l'alpha et l'oméga de l'alphabet.

Feuilletons les pages de mon histoire, suivant la litanie des lettres, de Z à A. Du détroit de Gibraltar au Cap, de l'Adrar au Zambèze, de Dakar à Djibouti, tu peux me décliner, admirer mes paysages, dialoguer avec mes fils.

Rassure-toi : tous parlent français, mais leur accent diffère de celui du petit Parisien ou du marchand de cornets de frites de Bruxelles. Sur cinquante-deux États repré-

sentés au sommet de la Francophonie de Moncton, j'en comptais vingt-neuf : plus de la moitié !

Cet intérêt manifeste de mes chefs d'État pour la Francophonie politique devrait se traduire par une présence agissante des Africains dans toutes les structures de cette grande famille.

Le professeur Michel Guillou, ancien directeur général de L'AUPELF, soulignait les enjeux de cette problématique en ces termes :

« La Francophonie s'appuie d'abord sur l'usage du français, langue maternelle ou langue seconde. Il faut d'abord renforcer cet usage, le protéger s'il le faut, assurer l'enseignement du français en Francophonie mais aussi dans le reste du monde [...]. *Projet de société, elle [la francophonie] favorise le dialogue des langues et des cultures [...]. Elle est soucieuse d'assurer un aménagement linguistique qui permette, dans les pays du Sud, un usage étendu, à côté du français, des langues vernaculaires dans une préoccupation prioritaire du développement.* »

Tu veux savoir combien d'Africains s'expriment en français ?

Écoute donc le récit de mon aventure avec toi, France, et avec ta langue.

Histoire d'une rencontre

Comme toutes les histoires d'amour, elle est écrite en lettres d'or et de sang. *Plus de quatre siècles de contacts.*

Au début, sur mes rivages, nous avons dû communiquer par signes, et, comme le Petit Prince et le Renard, apprendre à nous apprivoiser. Il en a résulté forcément quelques ratés et malentendus. Une langue inconnue semble toujours un peu barbare. Ainsi, « Sénégal » est venu du wolof « Sunugal » (« notre pirogue »). D'un ins-

trument de travail vous avez fait le nom du pays. Des noms français désignent à présent mes rivières, mes montagnes, mes villes : le « Niger », c'était le fleuve « Djoliba ». Le commerce de l'ivoire a donné « Côte-d'Ivoire ». La « Gold Coast » des Anglais est le Ghana d'aujourd'hui.

Tout ne s'est pas toujours bien passé. Je n'insisterai pas sur les aspects négatifs et mercantiles de nos contacts, qu'Aimé Césaire fustige dans son *Discours sur le colonialisme*. Comment effacer les séquelles de l'odieux commerce du « Bois d'ébène » ou du « Code noir » ? Depuis la conférence de Berlin, en 1885, certains de mes territoires sont devenus anglophones, lusophones, germanophones, italophones ou francophones.

On ne gomme pas l'histoire. Des millions de mes fils déportés... Avec peut-être, comme acquis, le combat de leurs descendants en faveur de la renaissance nègre à travers la Diaspora. Des Antilles aux deux Amériques, à Madagascar, à la Réunion ou aux Comores, tous ont adopté la langue et la culture françaises.

Tes fils ont foulé mon sol, tracé des frontières entre mes peuples : des militaires comme Louis Léon César Faidherbe ou Louis Gustave Binger, des géographes ou explorateurs comme Pierre Savorgnan de Brazza. J'aime plutôt me souvenir de tes ethnologues : Marcel Griaule, Michel Leiris ou encore, de l'administrateur François Victor Équilbec. Ils s'intéressaient l'organisation de mes sociétés les plus anciennes et leur sagesse séculaire. Je rêve de ne plus être pour toi cette « Afrique fantôme » lointaine et méconnue : le français contribuera à effacer ces idées reçues. Tes poètes aussi m'ont chantée, séduits par la beauté de mes femmes. Blaise Cendrars, ce bourlingueur impénitent, notait au début du siècle :

« Aucune femme au monde ne possède cette distinction, cette noblesse, cette démarche, cette allure, ce port, cette

élégance, cette nonchalance, ce raffinement, cette propreté, cette hygiène, cette santé, cet optimisme, cette inconscience, cette jeunesse, ce gout. [...]

Leur bien le plus précieux est leur dentition impeccable et qu'elles astiquent comme on entretient les cuivres d'un yacht de luxe

Leur démarche tient également d'un fin voilier

Mais rien ne peut dire les proportions souples de leur corps ou exprimer la nonchalance réfléchie de leur allure. »

Quel hymne à la beauté noire !

Te dire pourquoi mes fils et mes filles parlent français ?

Par nécessité historique d'abord, ensuite par choix. J. Vendryès ne définit-il pas la langue comme « la forme linguistique idéale qui s'impose à tous les individus d'un même groupe social et c'est de la nature et de l'extension du groupe que résulte le caractère de la langue » ?

Notre appartenance à la communauté francophone est fondée sur une telle conception. Jadis imposé dans mes États, le français est devenu la langue officielle, celle de l'ouverture, de la culture et de la diplomatie, grâce à l'école.

Au début, « l'enfant noir » entretint avec l'école et la langue française une relation ambiguë, de fascination et de rejet à la fois : « ma haine est une rédhibition d'amour », dit Samba Diallo, dans *L'Aventure ambiguë*.

Le français et l'école en Afrique

Il y eut d'abord « L'école des otages », dont le nom est tout un programme. Les fils de chefs étaient forcés d'y aller, pour mieux servir le « système ». Les premières classes étaient tenues par des maîtres et des missionnaires venus de France. Que de temps on eût gagné, que de moyens et d'énergie eussent été épargnés si l'Administra-

tion coloniale avait suivi Jean Dard, qui, déjà au début du XIX^e siècle, préconisait l'enseignement dans les langues nationales !

Imagine la souffrance de milliers de petites têtes crépues, cherchant à comprendre des phonèmes, des mots mystérieux et inconnus. Vois-les penchées sur des ardoises, à même le sol, ou parfois à trois, quatre sur la même table, traçant de leurs menottes tremblantes les pleins et les déliés des lettres du syllabaire *Mamadou et Bineta*. Certains ont abandonné, réalisant le *vœu du petit enfant nègre* de Guy Tirolien.

Passé cette phase, ce fut la ruée pour percer le secret de la supériorité blanche. Le Camerounais Mongo Béti évoque, dans *Mission terminée*, les interrogations et réactions d'adhésion ou de rejet que l'école suscita :

« Vous rappelez-vous l'époque ? Les pères menaient leurs enfants à l'école comme on pousse des troupeaux vers un abattoir. Des villages de brousse, éloignés de plus de cinquante kilomètres, arrivaient de tout jeunes enfants, conduits par leurs parents, pour s'inscrire à une école, n'importe laquelle. Population pitoyable, ces jeunes enfants ! Hébergés par de vagues parents autour de l'école ou de vagues relations de leur père, mal nourris, faméliques, rossés à longueur de journée par des moniteurs ignares, abrutis par des livres qui leur représentaient un univers sans ressemblance avec le leur, se battant sans cesse, ces gosses-là, c'était nous, vous rappelez-vous ? Et ce sont nos parents qui nous poussaient. Pourquoi cet acharnement ?

Catéchisés, confirmés, gavés de communion comme de petites oies du bon Dieu, confessés à Pâques et à la Trinité, enrôlés sous les bannières des défilés du quatorze juillet, militarisés, présentés à toutes les missions nationales et internationales comme une fierté, ces gosses-là, c'était nous, vous souvient-il ? [...]

Pourquoi nous sacrifiait-on ? À quelle divinité ? »

Cheikh Hamidou Kane lui répond avec les propos de petits écoliers puular vivant à l'autre bout de l'Afrique :

« Jouer à parler français indiquait que le plein exercice de cette activité était une aptitude désirée, et conférait un statut enviable. Cette motivation puissante devait, du reste, constituer un viatique présent tout au long de notre vie d'écoliers et d'étudiants. C'est elle qui s'est muée plus tard en orgueilleuse volonté d'acquérir la même maîtrise du français que les Blancs. Parce que nous avons la conviction latente que seule une pareille maîtrise nous permettrait de prétendre à une compétence équivalente à celle des "visages blancs" dans les métiers de médecins, ingénieurs, etc., auxquels le français permettait d'accéder. »

Certes, le prestige social des premiers enseignants africains était considérable. Missionnaires du savoir moderne, de la langue et de la culture françaises, ils ouvraient à d'autres espaces, à d'autres civilisations. Eux avaient appris la langue de Molière sous la férule d'enseignants français chevronnés : interdiction formelle de parler « les langues indigènes » ! Aussi, leur verbe était-il châtié. Les accords du participe passé et les subtilités du subjonctif n'avaient pas de secrets pour eux. Ils connaissaient par cœur leurs « classiques français », l'école coranique ayant souvent affûté leur mémoire. Leur cycle primaire, commencé à dix ou douze ans, était parfois achevé en trois scolarités. Ensuite, à l'issue d'une sévère sélection effectuée dans tous les territoires, quelques garçons entraient à l'École normale William Ponty, et les jeunes filles, au Cours normal. Les ressortissants de toutes les colonies françaises s'y côtoyaient, découvraient leurs traditions culturelles respectives, s'enrichissaient mutuellement, écrivant puis jouant les toutes premières pièces de théâtre africain. Quelle pépinière pour les futurs écrivains et hommes d'État africains !

Tu peux consulter leurs « devoirs de vacances » dans les archives de l'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN), à Dakar. Paul Hazoumé, Bernard Dadié, Houphouët-Boigny, par exemple, ont été de brillants « Pontins » avant de devenir illustres dans d'autres domaines.

Une petite élite, certes, mais qui allait former d'autres enfants noirs, soigner mes peuples et mes bêtes. L'école, avoue Cheikh Hamidou Kane, préparait alors à un métier. Je crois surtout que ceux qui la fréquentaient devenaient de véritables voleurs de feu, jaloux de leurs « *armes miraculeuses* ». Cela t'étonne ?

Écoute Samba Diallo et Adèle, la petite Antillaise des bords de la Seine :

« Raconte-moi comment ils t'ont conquis, demandat-elle.

– Je ne sais pas trop. C'est peut-être avec leur alphabet. Avec lui, ils portèrent le premier coup rude au pays des Diallobé. Longtemps, je suis demeurée sous la fascination de ces signes et de ces sons qui constituent la structure et la musique de leur langue. Lorsque j'appris à les agencer pour former des mots, à agencer les mots pour donner naissance à la parole, mon bonheur ne connut plus de limites [...].

Avec eux, voilà que, subitement, j'entrais de plain-pied dans un univers où tout était, de prime abord, compréhension merveilleuse et communion totale. »

Qui d'autre encore parlait français ?

Le français hors de l'école

À côté des Mariama Ba, Camara Laye ou Mongo Béti, il y avait des interprètes, des boys, des spahis, qui, eux, baragouinaient le français. Certains ont donné à la littérature africaine d'expression française des personnages inoubliables.

Formés par les agents administratifs ou dans les comptoirs commerciaux, ils connurent les tranchées. Ah ! mes intrépides et vaillants tirailleurs sénégalais... Ils défendirent, en 1914-1918 et 1939-1945, cette LIBERTÉ qui dressa les armées révolutionnaires de 1789 contre toutes les tyrannies. L.S. Senghor, leur frère d'armes les chante :

« Ils sont là étendus par les routes captives, le long des routes du désastre,

Les sveltes peupliers, les statues des dieux sombres drapés dans leurs longs manteaux d'or,

Les prisonniers sénégalais ténébreusement allongés sur la terre de France. »

Souviens-toi aussi de « Thiaroye », ce camp militaire près de Dakar, où certains, en 1945, furent assassinés, pour avoir revendiqué leur dû. L'impensable. Du « français petit nègre » et de toutes les chansons patriotiques qu'ils entonnèrent à pleins poumons, les murs de France n'auront peut-être retenu que les « rires Banania », que rêveront de déchirer mes poètes...

Contre l'assimilation, longtemps, j'ai chanté cette complainte de Léon Lalo :

– *Trahison*

« Ce cœur obsédant, qui ne correspond
Pas à mon langage ou à mes costumes,
Et sur lequel mordent, comme un crampon,
Des sentiments d'emprunt et des coutumes
D'Europe, sentez-vous cette souffrance
Et ce désespoir à nul autre égal
D'apprivoiser, avec des mots de France,
Ce cœur qui m'est venu du Sénégal ? »

L'école et la situation du français en Afrique ont profondément changé. Et le linguiste africaniste Pierre Dumont s'interroge : « *L'Afrique noire peut-elle encore parler français ?* » Il ajoute : « Quels français on parle en Afrique ? » Ce pluriel invite à s'intéresser aux spécificités *des français d'Afrique et d'ailleurs*.

Le manque d'infrastructures scolaires scandalise. Des questions me préoccupent : la démocratisation du droit à l'instruction, l'africanisation des programmes, le recrutement massif de maîtres « volontaires » ou « vacataires ». Les enseignants maîtrisent-ils actuellement le français aussi bien que leurs aînés pionniers ? Beaucoup n'ont aucune formation professionnelle et ignorent souvent ce qu'est la didactique du français langue seconde ou langue étrangère. Sont-ils conscients des particularités du français d'Afrique ? « Le français de Moussa », bientôt lingua franca, sous mes cieux, a droit de cité dans la presse locale, et dans les échanges épistolaires.

Moussa écrit à Léopold Sédar Senghor pour lui proposer de faire partie d'une académie qu'il compte fonder :

« Mon très sèr Senghor,

Je connais que tu è rentré dans cadimi de français pas-séqué que ton coungolo (1) i l'è trop fort plis qué pour beaucoup de Français é mêmes. Tout le monde i l'a vi la vérité é pis on a soizi (2) toi pour deveni cademissien (3).

Français que tu fais là-bas dans mizon (4) des Blancs-là c'è bon parlé pis bon écrit pour é. Orqué moi Moussa, toi-même ti è au courant que j'ai fait plizièrs fois démonstras-sion pour montré que ya trop e fautes dans chocobi (5) des toubabous. On n'a qu'à prend dé lexemples selment pour voit. Quand in Blanc i vé demandé querquéchoze à querquin i dit : « Auriez-vous l'amabilité de me donner... » C'è trop compliqué ça ! On doit dit : « Esqué ti moyen donné-moi... » Quand in toubabou i vé pissé i dit : « Où puis-je trouver des toilettes, s'il vous plait ? » Moi Moussa je dis :

“Où l’homme i moyen pissé ?” Y’a beaucoup l’autres fautes encore. Mais on na qu’à laissé tombé. Vraiment, esqué toi-même Senghor, ça fait toi doux de pozé entre tous les viés toubabous-là ? moi je crois que si ti dices (6) trop avec é, ton coungolo i va gâté complet [...].

À la prossain mon sèr Senghor.
Moussa »

Sans le secours du lexique, tu perdrais... ton français pour deviner derrière Cadimissien, Mizon et Dires, Académicien, Maison et Durer. À quoi il faut ajouter Coungolo qui désigne la tête en bambara et Chocobi, la manière affectée de parler chez les Blancs.

Les problèmes que pose le contact du français avec les langues africaines affleurent dans cette lettre dont l’humour ne saurait voiler la justesse du point de vue. Le débat de fond porte sur la question des interférences phonétiques et syntaxiques, sur celle des emprunts et calques du lexique. Ajoutons le problème de la norme et du rôle d’une instance de normalisation jusque-là réservés à l’Académie française – dont les décisions sont parfois contestées aujourd’hui, dans et hors de l’Hexagone. Note, enfin, l’éternel débat sur l’orthographe du français.

Moussa connaît les divers registres de langue et sait choisir celui convenant à une situation donnée de communication. À l’évidence, si le français évolue au fil des siècles, c’est grâce à l’usage de millions de francophones dispersés aux quatre coins du monde, et les écrivains ou académiciens adeptes de la norme et d’un purisme intransigeant ne peuvent pas le figer. Le risque couru est réel, mais égal pour le français et les autres langues en usage et/ou en contact dans l’espace francophone.

Comment alphabétiser rapidement mes fils qui aspirent au développement ? En comptant sur la solidarité et

l’action, concertées entre les structures du continent qui s’investissent dans cette mission et les Alliances françaises, les volontaires du progrès et autres ONG. Il faudra recourir simultanément au français et aux langues nationales et véhiculaires d’Afrique, pour gagner ce combat. Le français deviendra alors un instrument de promotion pour les Africains.

Parler français, aujourd’hui, ne devrait pas dépayser totalement. La politique d’assimilation révolue, des habits d’emprunt ne peuvent plus masquer la culture et le passé de mes peuples. Nous avons une meilleure formule, celle de Léopold Sédar Senghor : « *Assimiler, non être assimilé. S’enraciner puis s’ouvrir.* » Il faut accepter le métissage, s’y épanouir et reconnaître le plurilinguisme de fait de l’Afrique. Seules des réformes méthodologiques audacieuses, mais bien pensées, nous feront gagner ce pari. Le plus difficile, ce sera, non de convaincre le grand public, mais de vaincre les réticences des professeurs des académiciens, et des charlatans de la didactique du français !

Car, apprendre une nouvelle langue, c’est épouser sa culture, donc s’enrichir de l’altérité. Au point d’en voir son être remodelé. En témoigne la narratrice du *Baobab fou* de Ken Bugul :

« Tout revint. Le baobab. Le soleil. La natte du Soudan. Le cri perçant. La perle d’ambre. Le bêlement désespéré du mouton égaré. Les réacteurs. La petite place. Descartes. I, u, o, a, e, é, è, t-o-to. Le coq gaulois. L’athlétisme. Le capitalisme. La guerre de Troie aura lieu. Charlemagne. Les pas vers les bâtiments, le seul, l’unique dans la brousse aux senteurs de l’infini et aux buissons de Nguer. L’école française. La chute des nuages. Les étoiles qui s’arrachent du ciel saignant. »

Passer d’une civilisation de l’oralité à un univers dominé par l’écrit et les Nouvelles technologies de l’information (NTI) peut dérouter. Le français est, pour l’Africain, l’une

des langues d'accès à ces nouvelles galaxies. Réalisons, selon le vœu du professeur Michel Guillou, une autre francophonie, un « laboratoire pour un nouveau projet de société ».

Après l'étape de « l'africanisation des contenus », il faut un autre « discours de la méthode » pour enseigner le français, non plus comme la langue maternelle des Africains, mais comme langue seconde ou étrangère. L'option de Jean Dard est plus que jamais d'actualité. Trouvons les méthodes les moins traumatisantes pour familiariser l'enfant avec le français, afin qu'il goûte le plaisir de la belle langue, si apprécié dans mes sociétés. L'essentiel n'est-il pas que chacun trouve les mots pour se faire comprendre ? Il faudra donc accepter *le français dans tous ses états !*

C'est alors qu'il deviendra pour les Africains une vraie langue de culture. Ce combat pour la reconnaissance d'un français à visage multiple est aujourd'hui une priorité, un moyen de renforcer les liens entre les peuples et entre les cultures en tout cas, un pacte entre toi et moi.

Le français, langue de culture

Ciment de l'espace francophone, le français oriente le devenir de tous ceux qui l'ont en partage. Ils l'utilisent dans des domaines aussi divers que les sciences, l'art, l'organisation et la gestion de la société.

Œuvrons pour l'avènement d'un véritable dialogue et d'un partenariat égalitaire. Qu'advienne cette francophonie plurielle, plus ouverte à nos « particularismes » et « régionalismes ».

Cette nouvelle ère verra fleurir des littératures francophones riches de milliers de situations résultant de ce plurilinguisme. Vois les fruits de ce métissage linguistique et culturel dans les œuvres d'Amadou Hampaté Bâ,

d'Ahmadou Kourouma, de Patrick Chamoiseau ou d'Édouard Maunick, entre autres.

Le problème de la norme et du style de l'écrivain se pose autrement dans une situation de contact de langues. Le purisme ne devrait pas stériliser la créativité linguistique quotidienne.

Les rayons de la littérature française accueilleront une production francophone plus vaste, où l'humour décapant des Camerounais Mongo Béti et de Ferdinand Oyono et du Guinéen William Sassine fera un clin d'œil à Beaumarchais. J'entends la poésie de Tchicaya U'Tamsi résonner aux vers de Rimbaud, et les contes de Zamba et Compère lapin dits après ceux de Bouky l'hyène, de Leuk le lièvre et de Perrault.

La production africaine en se diversifiant imposera un label d'authenticité et de qualité sur le marché international des biens culturels. Mes écrivains, comédiens, musiciens, cinéastes et hommes de sciences participent à l'animation des grandes rencontres francophones tels que le festival de théâtre de Limoges, le festival du film francophone de Namur ou les francopholies de la Rochelle. Toute la gamme des registres de langue est librement explorée.

Le français sert à la défense et à l'illustration de la culture africaine contemporaine.

L'apport de mes artistes à ces « rendez-vous du donner et du recevoir » sera, sans doute, haut en couleur. L'Afrique chante en français avec Zao, Manu Dibango, Francis Bebey, MC Solar ou le Positive Black Soul. Sembène Ousmane et Henri Duparc, Youssou Ndour ou Alpha Blondy sont d'éminents ambassadeurs des cultures et des langues africaines et françaises. Les radios et les télévisions francophones rendent régulièrement compte de cette animation culturelle et scientifique francophone riche et variée.

Souhaitons que les futures générations de l'Hexagone découvrent ces nouveaux espaces culturels, en étant cons-

cients de vivre un échange égalitaire. Alors ils pourront avec René Depestre proclamer ce

« *Bref éloge de la langue française* » :

De temps en temps il est bon et juste
de conduire à la rivière
la langue française
et de lui frotter le corps
avec des herbes parfumées
qui poussent en amont
de *mes vertiges d'ancien nègre marron*
Ce beau travail me fait avancer à cheval
sur la grammaire à notre Maurice Grévisse
la poésie y reprend du poil de la bête
mes mots ne regrettent rien
ils galopent de cicatrices en cicatrices
jusqu'au bout de leur devoir de tendresse
Debout sur les cendres de mes croyances
mes mots s'élèvent sur tout espoir vrai
au gré des flots émerveillés de ma couleur
Mes mots ont la vigueur d'un épi de maïs
mes mots à l'aube ont le chant pur de l'oiseau
qui ne vend pas ses ailes à la raison d'État
Mes mots sont seulement des matins de labours
éblouis de sève qui forcent les portes du désert
qu'on nous a fait [...]
oui je chante la langue française
qui défait joyeusement sa jupe
ses cheveux et son aventure
Sous mes mains amoureuses de potier.

Le français et les questions actuelles en Afrique

Je ne refuse pas le développement. Je rejette les termes d'un échange économique ou culturel inégal. Je ne veux

pas être seulement « l'Afrique de la danse », de l'émotion, de la magie ou de la barbarie. Il n'y a pas d'échange enrichissant sans une reconnaissance de l'autre, dans un effort commun pour additionner les positivités.

Mon combat, en francophonie, est celui de la liberté et de la démocratie pour l'épanouissement des droits humains.

La francophonie est à mes yeux porteuse d'un nouvel humanisme à vocation planétaire.

C'est le sens de la présence, au sein des institutions des Nations unies, de certains parmi mes fils les plus illustres : Jacques Diouf, Pierre Sané, Amadou Makhtar Mbow, Boutros Boutros Ghali, les pères fondateurs de l'ACCT que sont Léopold Sédar Senghor, Hamani Diori et Habib Bourguiba. La liste est longue.

Je suis fière que mes écrivains mettent leur plume noire au service de la paix, en dénonçant les génocides sur le continent, aujourd'hui comme hier. C'est l'un des usages du français dont je m'enorgueillis le plus. Que mes peuples crient en français, à leurs dirigeants et au monde entier, leur soif de justice et de liberté, et qu'ils le fassent du haut des tribunes internationales autant que dans leur presse locale. Ils savent que la *Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen* a d'abord été rédigée dans cette langue, avant de l'être aujourd'hui dans les autres. Cela aussi est ma richesse.

Pour finir, je voudrais dire l'espoir que je fonde sur la jeunesse francophone, celle d'ici et d'ailleurs.

Aujourd'hui, *la langue française est déclarée « menacée, en perte de vitesse, torturée, triturée »*. Pour beaucoup, elle mène un inutile combat d'arrière-garde contre le plurilinguisme et surtout, contre l'anglomanie.

Moi, je dois me battre pour une valorisation de mes grandes langues véhiculaires d'Afrique. Qu'elles deviennent des langues d'ouverture à la modernité, et qu'à travers leur épanouissement, j'échappe à l'oubli.

Il est vrai que mes fils et mes filles, souvent rebutés par les tracasseries policières, renvoyés parce que « sans papiers », ont tendance à ne plus regarder le ciel de France comme celui de *la liberté, de l'égalité et de la fraternité*. Ils empruntent de plus en plus de mots et de visas aux pays anglophones.

Mes mots français à moi, ceux créés et polis dans mes villes, dans « mes maquis », inscrits sur les enseignes des magasins et les portières des taxis, répétés par « mes apprentis de cars rapides » ou « mes nanas Benz », dans mes savanes et mes bois sacrés demandent droit de cité dans les dictionnaires de la francophonie. Je ne comprends pas pourquoi certains de mes plus illustres écrivains tardent à obtenir une reconnaissance si facilement accordée à d'autres, désignés du nom de « *passseurs de la francophonie* ». Je réclame davantage d'attention pour mes créateurs. Car la langue française est aussi la leur, elle qui unit des peuples à travers une histoire rendue universelle par ce commun usage.

Tournons-nous plutôt vers ces nombreux défis : l'équilibre entre la situation du français dans le monde et celle de l'anglo-américain ; la présence de la langue et de la production en français sur le réseau Internet ; les publications scientifiques et les rencontres internationales en français ; les rapports entre les langues et les cultures en contact dans l'espace francophone ; l'urgente et épineuse question de la formation, de l'emploi et d'un développement durable ; enfin, le problème de la préservation d'une identité culturelle francophone au sein de la diversité des langues et des peuples. La menace de l'uniformisation pèse aujourd'hui sur toutes les cultures.

Je rêve surtout d'une Afrique libérée, développée, présente et agissante dans un monde bâti par des millions de mains solidaires de toutes les couleurs, et qui sache utiliser le français et beaucoup d'autres langues de l'humanité pour partager son message d'*espoir* et de *paix*. Oui, il est

souhaitable, il est indispensable que la francophonie participe à l'édification de l'humanisme du XXI^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- BÉTI, M., 1957, *Mission terminée*, Paris, éditions Buchet-Chastel.
- KEN, B., 1996 (rééd.), *Le Baobab fou*, Dakar, NEA.
- BLONDÉ, J., DUMONT, P. et GONTIER, D., 1979, *Lexique du français du Sénégal*, Dakar-Paris, NEA/EDICEF.
- CÉSAIRE, A., 1955, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine.
- DEPESTRE, R., 1989, « Éloge de la langue française » in *Journal du Salon international du livre francophone*, Paris.
- DUMONT, P., 1983, *Le Français et les langues africaines au Sénégal*, préface de L. S. Senghor, Paris, ACCT-Karthala.
- DUMONT, P., 1986, *L'Afrique noire peut-elle encore parler français ?* Paris, L'Harmattan.
- DUMONT, P., 1992, *La Francophonie par les textes*, Paris, EDICEF/AUPELF.
- GILDER, A., 1993, *Et si l'on parlait français ?* Paris, Le Cherche midi/ACCT.
- KANE, C. H., 1961, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard.
- KANE, C. H., 1980, *Langue française et identité culturelle sénégalaise*. Cité dans *Le Déracinement*, manuel de littérature africaine, Dakar NEA.
- MANESSY, G., et WALD, P., 1984, *Le Français en Afrique noire, tel qu'on le parle, tel qu'on le dit*, Paris, L'Harmattan/IDERC.
- MAUGHY, A., 1993, *Le Roman de la francophonie*, Paris, Jean-Michel Place éditeur.
- SENGHOR, L. S., 1948, 1972, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Paris, PUF.
- SENGHOR, L. S., 1964, 1973, *Poésies*, Paris, Le Seuil.
- Collectifs
Apprendre le français aujourd'hui, 1980, Paris, ACCT/CIAYER.
L'Année internationale francophone, 1998, Paris, AFI.

Des langues et des villes. Colloque, Décembre 1990, Dakar, ACCT.

Dictionnaire universel, 1995, Paris, Hachette-Édicef.

Français et langues nationales. Convergences pédagogiques, 1986, Paris, ACCT/CIAVER.

Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique, 1983 (IFA), AUPELF/ACCT.